

DERRIÈRE LE MIROIR

GALERIE
MAEGHT

PIERRE
A FEU

NOVEMBRE 1947

100 FR. L'EXEMPLAIRE



EXPOSITION BAYA

BAYA

Une chance exceptionnelle veut qu'en la très gracieuse personne de Baya se conjuguent sous nos yeux les deux courants qui alimentent la pensée poétique, qu'il nous soit donné pour une fois de leur découvrir une source commune en un être aussi frêle que privilégié. Un concours ultra-favorable de circonstances permet, en effet, dans cette apparition étincelante sous le ciel anxieux d'un novembre 1947 à Paris — Baya rayonnant au dedans comme au dehors de tous les charmes de son pays — de cerner pour n'en faire qu'un, d'une part, ce que l'imagination berbère d'aujourd'hui a gardé vivace de la tradition de l'ancienne Egypte ⁽¹⁾, d'autre part ce qui, au terme des observations de Jean Piaget ⁽²⁾, peut être mis au compte des sentiments de participation et des pratiques magiques chez l'enfant. A ceux qui, refusant les œillères rationalistes, croient envers et contre tout à la délivrance du monde et, pour en faire une réalité, aspirent à retrouver où qu'elle

(1) Cf. Emile Dermenghem : Des Mystères d'Isis (Pierre à feu, janvier 1947).

(2) Jean Piaget : La Représentation du Monde chez l'Enfant, Librairie Félix Alcan, 1926.

soit la fraîcheur de l'inspiration et la hardiesse de conception qu'elle entraîne, il est donné par l'enfant qu'est Baya de se pencher sur ce double creuset.

Le voilà déjà loin de nous, ce vieux monde dit plaisamment civilisé, ce monde à bout de souffle, ce dragon aux cent mamelles taries, ce monstre terrassé dont les écailles se décomposent en tout ce que l'aberration de la pensée humaine a cru devoir énumérer de races et de castes pour pouvoir les dresser les unes contre les autres et dont la gueule n'a cessé de vomir le carnage et l'oppression. Et voici, profilée sur le tissu de fils de la vierge de l'avenir, la silhouette hiératique de Baya soulevant un coin du voile, découvrant ce que le jeune monde uni, harmonique et s'aimant pourrait être. Oui, sa main est encore armée, c'est vrai. Il est indéniable que dans son attirail de merveilles les philtres et les sorts secrètement le disputent aux extraits de parfums des Mille et une

Baya ne sait ni lire ni écrire. Mais en peignant les cheveux de sa maîtresse elle brode et retrouve à sa manière

LE GRAND ZOISEAU

Une fois, il y en avait une petite fille, et sa mère était bien méchante. La petite fille voulait se marier et sa mère voulait pas.

Voilà qu'un jour, un Monsieur qui vient, et cette petite fille l'a caché dans un trou, la djifna par dessus.

Voilà le soir la mère qui rentre et qui dit : « Quelqu'un est venu ici. » « Mais non, mais non, maman, personne » dit la petite fille.

La mère dit : « On va mettre le henné à tout le monde dans la maison. »

On apporte le henné, et voilà la fille qui vient, et la petite chienne et le chat, les poulets, les lapins, toutes les bêtes, pas les oiseaux, mais les boîtes, le tadjin, même la cruche et la passoire et le couffin.

La djifna, elle, veut pas bouger, le Monsieur est dedans. La petite fille dit : « Le djifna elle est trop vieille, elle peut pas marcher ». Elle a pris un peu de henné dans sa main, et elle est allé le mettre à la djifna dans son coin.

Quand il y a la nuit, elle a demandé à sa mère « Quand est-ce que tu dors ? » La mère lui dit : « Quand les chiens, les chats, les chèvres, le bourricot et toutes les bêtes crient et quand la maison est toute rouge, je dors ».

La petite fille est couchée avec sa mère et elle dort pas. Quand c'est comme ça — moitié c'est le matin, moitié c'est pas le matin — elle a entendu toutes les bêtes, et la maison est toute rouge. Elle s'est levée. Elle a craché à côté de sa tête à la mère, à côté de ses pieds, et tout autour. Elle a craché près de la porte, elle a craché dehors et partout.

Le Monsieur et la petite fille sont partis tous les deux. Mais le pilon était sur la djifna. Il a commencé, ding dong, à faire le bruit pour que la dame se réveille.

Elle a appelé sa fille, et le crachin près de sa tête répond « Maman je suis là ». Alors la dame dort, mais le pilon fait toujours le bruit. La mère appelle encore la petite fille, et quand



Nuits. C'est que le désir humain est chez elle à l'état pur, n'admettant à sa satisfaction aucun obstacle, livré sans frein à son besoin d'exaucement. La main, qui tenait le prisme, le voit noircir et, mue par un ressort immémorial, s'oriente vers l'herbe et l'épingle. Dans une époque comme celle que traverse le monde musulman, scandaleusement asservi, il est peut-être naturel que le geste de Baya reproduise dans l'ombre celui de la jeune bergère du Moyen Age européen, mais surtout il est hautement significatif, au point de vue sociologique, qu'elle recoure aux mêmes moyens d'intervention sur la vie extérieure qu'à tout prix il s'agit pour elle aussi de se concilier. Le secret de Baya ne diffère en rien de celui de l'héroïne de Michelet ⁽³⁾. « Les Contes de fées, dit-il, sont le cœur du peuple même » et nul n'a mieux décrit cette passion de la femme-enfant, impulsant le cycle sans fin des métamorphoses :

(3) La Sorcière.

« La femme s'ingénie, imagine, elle enfante des songes et des dieux. Elle est voyante à certain jour ; elle a l'aile infinie du désir et du rêve. Pour mieux compter les temps, elle observe le ciel. Mais la terre n'a pas moins son cœur. Les yeux baissés sur les fleurs amoureuses, jeune et fleur elle-même, elle fait avec elles connaissance personnelle. Femme, elle leur demande de guérir ceux qu'elle aime... Au début, la Femme est tout. »

Je parle, non comme tant d'autres pour déplorer une fin mais pour promouvoir un début et sur ce début Baya est reine. Le début d'un âge d'émancipation et de concorde, en rupture radicale avec le précédent et dont un des principaux leviers soit pour l'homme l'imprégnation systématique, toujours plus grande, de la nature. L'amorce de cet âge est chez Charles Fourier, le moteur tout neuf vient d'en être fourni par Malcolm de Chazal. Mais la fusée qui l'annonce, je propose de l'appeler Baya.

Baya, dont la mission est de recharger de sens ces beaux mots nostalgiques: l'Arabie heureuse. Baya, qui tient et ranime le rameau d'or.

ANDRÉ BRETON.

Les contes du folklore nord-africain, et celle-ci a eu l'idée de les faire sténographier derrière un rideau. Voici l'un d'eux.



le crachin répond près de la porte et du dehors, la dame comprend que la fille elle est partie. Elle s'est levée avec la petite chienne, et voit sa fille loin, loin.

Elle marche, elle marche, et elle arrive à une grande rivière. Elle peut pas passer et dit à sa chienne : « Bois vite toute l'eau ». Elle boit la pauvre, et elle avait son ventre plein. Elle s'est claquée et il reste toujours de l'eau. Alors, la mère dit à sa fille de l'autre côté de la rivière : « Écoute, si tu trouves les bêtes qui se battent, ou les oiseaux, il faut pas les séparer. »

La mère est rentrée seule à la maison. Les autres ils sont partis plus loin, et ils ont marché, marché.

Voilà en route, les lapins qui se battent, et puis les poules, et puis les chiens. Le Monsieur veut les séparer, mais la petite veut pas.

Plus loin, ils ont trouvé les oiseaux qui se battent. Y en avait un, le sang qui coulait et presque plus de plumes. Alors, quand même, ce Monsieur est allé les séparer, et le grand zoiseau sans presque les plumes l'a pris en dessous lui sous son aile, et ils sont montés au ciel. Puis, ils sont revenus au-dessus de la petite fille et le Monsieur a dit : « Va tout droit jusqu'à une rivière, tu trouveras une petite fille qui a l'œil tordu et qui viendra prendre l'eau avec une petite chienne. Tu vas tuer la petite fille et tu mettras sa peau.

La voilà qu'elle est partie à la rivière. Elle attend la petite fille, elle l'a tuée et elle a mis sa peau. Elle a pris le pot d'eau et elle est partie derrière la chienne jusqu'à la maison. En arrivant elle dit à une dame « Où je mets le pot d'eau ? » La dame lui dit : « Tu sais plus l'habitude ? Mets-le là-bas ! »

Et cette petite fille là, elle était toujours malheureuse chez cette dame, parce qu'elle mangeait avec les chiens et elle dormait avec les chèvres et toujours c'est comme ça, et toujours c'est comme ça.

Trois jours après, le zoiseau il est venu sur le toit de la maison. Il dit à la petite : « Qu'est-ce que tu manges ? »

Elle lui dit : « Je mange avec les chiens, et je dors avec les chèvres », Et tous les soirs le zoiseau venait et ils disaient toujours pareil.

(Suite de l'article page 8).

BAYA ET L'AFRIQUE

Le jour du Jugement Dernier, Dieu, qui se méfie des artistes mais qui a sans doute pour eux une tendresse au fond de son cœur, leur dira : « Ces créatures, ces pseudo-créatures que vous avez eu la prétention de faire à l'imitation et en concurrence de mes œuvres, donnez-leur donc une âme, donnez-leur donc la vie ». Et les artistes seront d'abord accablés de confusion. Ce qui se passera ensuite, nul ne le sait. Peut-être est-il permis de rêver que les filles-fleurs et les oiseaux multicolores de Baya, s'animeront et entreront au Paradis avec les ânes de Francis Jammes.

Un compagnon du Prophète disait à un peintre de la Perse qu'il devait renoncer à dessiner des êtres animés. « Comment ferai-je pour exercer mon métier ? » protesta l'artiste. « Tu en seras quitte pour faire des animaux qui ressembleront à des fleurs ».

C'est à cet heureux biais que nous devons l'arabesque où tous les êtres sont des fleurs, où toutes les fleurs participent d'une géométrie délicieusement sensuelle, mais qui rejoint le pentacle magique, a comme une valeur d'incantation et témoigne de la grande doctrine métaphysique que tous les aspects de la multiplicité sont de brillantes apparences éphémères, à la fois illusoire et infiniment précieuses en temps que reflets des attributs de l'Être.

Baya, n'a certainement pas pensé à l'interdiction, d'ailleurs relative et contestée, de la reproduction par l'art des êtres animés, non plus qu'à ses conséquences métaphysiques. Toujours est-il que ses femmes et ses oiseaux sont aussi des fleurs, des fleurs somptueuses qui éclatent, qui rampent, qui marchent, qui dansent en lignes et en couleurs d'une richesse stupéfiante, et dont les robes et les plumages sont d'une incroyable luxuriance décorative aux motifs indéfiniment renouvelés.

Quant à ses modelages, qui sont ce que certains préfèrent, qui me touchent moins et m'inquiètent un peu, il faut espérer qu'ils ne prendront pas vie dans les temps d'apocalypse, car ils risqueraient de ressusciter les monstres, bons enfants peut-être, mais pénibles et angoissants de la préhistoire.

La Belle et la Bête est le thème plusieurs fois millénaire des vieux contes et des mythes qui évoquent les aventures de l'âme dans son combat d'amour et de souffrance, avec le Dieu caché qui est

en elle, les épreuves et l'élection qui divinisent Psyché, les magies rédemptrices de l'amour. Ce thème est, semble-t-il, celui que préfère Baya, celui qui l'obsède et revient comme un leit-motiv. Il prend les formes les plus rudes dans les modelages : la Belle chevauche la Bête qui l'emporte Dieu sait où. Dans les dessins, il est tout fleurs, arabesques gracieuses, ondulations souples, cols de cygne, chairs douces, robes dansantes.

Il n'est pas sans intérêt de savoir que Baya est née il y a un peu plus de quinze ans sur la rive sud de la Méditerranée, non loin d'Alger, d'une famille et dans une région où se mêlent les sangs et les cultures arabe et kabyle.

L'Afrique du Nord est un pays très vieux, très rude, très fort, très prenant. C'est le « continent de la passion » comme dit François Bonjean. C'est aussi la dernière étape avant le Jardin des Hespérides, où les Pommes d'Or de la Connaissance sont gardées par le Dragon et les Filles de la Nuit.

C'est la terre où s'affrontent, se rencontrent, se marient, avançant, reculant tour à tour, l'Orient et l'Occident, l'Afrique et l'Europe. C'est une île, « l'île d'Afrique », disaient les anciens géographes arabes, une île de terre rouge entre la mer bleue et les sables d'or.

Dans l'âme de Baya s'affrontent de même, se rencontrent, se marient, se complètent ou se déchirent « sous les yeux d'Occident », l'âme berbère et l'âme arabe.

L'âme berbère, celle d'une des plus vieilles et mystérieuses races où l'on trouve peut-être les seuls survivants de la race de Cro-Magnon, et les descendants de celle de Chancelade, les héritiers des grands artistes du Magdalénien, race violente, comprimée, travaillée de complexes, tirillée entre les influences extérieures, mais repliée sur soi, entêtée, courageuse, et dont la poésie, limitée, mais âpre, se complait à ruminer ses malheurs, s'évade par le rêve désordonné. L'âme arabe, orientale, plus souple, plus fine, plus aérée, dont la poésie ne se lasse jamais de chanter la beauté du monde, ou de trouver douceur à se lamenter mélodieusement, moins sur les rigueurs du destin que sur les souffrances du cœur et les épreuves du désir.

EMILE DERMENGHEM.

(Suite de l'article page 6).



BAYA ET L'AFRIQUE

(Suite de la page 3).

Bahia (qui a fait la plupart de ses peintures lorsqu'elle n'avait que treize ans) continuera-t-elle à peindre et à modeler? Fera-t-elle « carrière » dans les arts? La technique et le métier succéderont-ils à l'inspiration pure? Est-ce même souhaitable? Pour l'adolescente bronzée aux yeux de gazelle, faut-il rêver l'exposition annuelle et les salons parisiens? Ne serait-il pas, peut-on penser, plus saisissant et plus beau, de disparaître dans la foule anonyme et la vie ordinaire, après s'être délivrée de son extraordinaire message.

ÉMILE DERMENGHEM.

Alger, Octobre 1947.

L'EXPOSITION BRAQUE ET LA CRITIQUE

(Suite)

Figaro Littéraire du 7 juin, Claude Roger-Marx :

« Les plus récents tableaux de Braque — notamment les bouquets d'une diversité admirable, rendus à l'air libre, plongeant dans l'eau pure — échappent à toute écriture d'époque, à tout hermétisme formel. Jamais peintre ne s'est senti et ne s'est voulu plus libre. »

Une semaine dans le Monde du 7 juin, André Chastel :

« On n'est pas toujours à l'aise pour commenter les créations d'un peintre qui a écrit : « Définir l'œuvre d'art, c'est lui substituer une convention. » Nul artiste plus indifférent — en apparence et même en fait — à l'inflation de doctrines qui embarrasse parfois les meilleures têtes. Il a réintégré le silence, la distance et peut-être l'ironie nécessaires entre les pressions qui s'exercent plus ou moins directement, plus ou moins discrètement sur le peintre — les idées ne sont pas les moindres — et le travail qu'il accomplit. »

Ce que Braque a magnifiquement éclairé par ses propos comme par ses ouvrages, ce qu'il manifeste si bien aux yeux de tous, c'est ce mouvement régulier et vivace, ce cheminement de l'émotion nourrie de tout, puis dépouillée de tout, qui seul conduit vraiment au tableau digne de ce nom. »

La Marseillaise du 12 juin, Anatole Jakovsky :

« Depuis quelque temps déjà sa palette s'éclaircit, se simplifie, la glace fond, il se penche volon-

tiers sur les humbles fleurs, les interprétant le plus spontanément possible sans aucune arrière-pensée stylistique. Ce n'est plus l'arabesque qui compte, mais la vie de cette fleur, son parfum. Sommes-nous donc en vue d'un autre monde plus frais, plus heureux, aux abords d'une autre vie moins tourmentée — celle qui commence à mériter, et cela dans toute son intégrité, l'amour et l'attention des peintres et des poètes? »

Mais de beaucoup la plus importante contribution critique à la récente peinture de Braque fut le véritable essai que Francis Ponge lui a consacré, à notre demande, dans le numéro du 13 juin d'*Action* et que nous reproduirons sans doute dans une de nos prochaines livraisons : « *Braque, ou l'art moderne comme événement et plaisir* ».

« LES MAINS ÉBLOUIES » ET LA CRITIQUE

La Presse a diversement jugé notre initiative de présenter au public les toiles et sculptures de dix « très jeunes ». Trop tôt disent les uns. Injuste, les autres, alors que des peintres meurent sans avoir jamais disposé de murs. Votre encouragement, dit le troisième, rendra plus durs les découragements que ne peut manquer de connaître tout créateur.

« Depuis que je n'en lis plus les journaux, j'ai l'esprit beaucoup plus libre », confiait Goethe au Chancelier de Muller.

Nous pesons ces raisons, dictées, nous le savons, par l'amitié. Nous ne croyons pas devoir les retenir. La ferveur de ces jeunes, leur désintéressement, leur enthousiasme, les promesses indéniables qu'ils apportent, l'indifférence que l'on ne cesse de témoigner à cet âge qui fut celui de Rimbaud nous le confirment chaque jour davantage, et leur sourire aussi, leur poignée de main.

Qu'ils se rassurent tous, avec ou sans avenir, plus ou moins grand, ils sont des créateurs. C'est leur drame, mais c'est leur grandeur. En tête-à-tête avec leur œuvre naissante qu'ils enrichissent de leur sang, de la semence de leur vie, dans cet état d'espérance désespérée qui est leur lot, qu'ils soient seuls. La création est une île déserte. Que peu leur importent les chuchotement de la plume ou de la parole. Que tout cela meure sur leur rivage.

J. G.





LE SEL PALESTRE

*Des larmes de miel coulent à terre avoine de mouches
pour dire j'ai faim d'une assiette depuis toujours ronde
l'horizon s'est démembré antilope crécelle de l'encens
les coquillages ont rétréci le sel en planches décolorées
le sable étanche de lune
le temple à l'angle du bélier se réverbère au foisonnement d'ombre
mais pour une fille de semoule
la chair picore la terre
les galets sifflotant dans la mer nous n'aurons pas peur
la chair achalandée par le navire
ouvrira ses volets de hanche*

PAMPELONNE

*D'un seul nœud j'ai fait et j'ai défait des
pommes, j'ai cueilli des oiseaux mariés de pierres.
D'abord la forêt ouverte par le roulement des
trunks, le balancier des forêts qui coule un oiseau
dans une gorge, la pourriture à grand espace où
le soleil fait manioc.*

*Dans le moulin à pointe j'ai mis sur le matin
le chapeau du vin blanc, l'homme qui le versait
m'a donné ses bagues. La mer roulait sa toile
d'araignée dans la javelle de sable, où, parmi des
bois flottant, des cannes de l'autre année, je n'ai
reconnu qu'une oreille.*

*La mer monte bien au-dessus de la plage dans la
route à ras de chair, coquillage qui remplit
la fougère et son odeur prend celle du linge. Le
soir vient, allume les entonnoirs ; le sable se peuple
de tubéreuses dont la sève pourrit sur les doigts.
Le sable essuie l'odeur, en fait un autel, et je
plante le bouquet dans la prairie qui noie comme
elle respire, et le vent monte de la sueur noc-
turne avec le bruit cacheté par la lune.*

*La tubéreuse où la nuit vient comme une
mouche, la mer qui me dépasse d'une hanche.*

Septembre 1947.

JACQUES KOBER.

الجمعية الخيرية الإسلامية
بالمجزائر

Alger, le 7 Novembre 1947.

La communauté Musulmane d'Alger est infiniment touchée de l'estime que vous avez témoignée à la petite orpheline BAYA en accueillant ses œuvres dans votre Galerie réservée aux meilleurs Maîtres de la Peinture.

Elle tient à vous remercier pour cette marque d'intérêt qui vous crée un droit à la reconnaissance de l'Algérie Musulmane tout entière.

Pour la communauté Musulmane d'Alger
Le Cadi-Juge à la disposition

BENHOURA,

Directeur du Bureau de Bienfaisance Musulman.

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

*Il rêvait la prairie amoureuse
où des houles lumineuses, parfums sains, pubescences d'or
font leur remuement calme et prennent leur essor !*

RIMBAUD.

« Les poètes de sept ans ».



B A Y A

Le nom de Mme Marguerite Caminat vient naturellement en tête de cette livraison de Derrière le miroir consacrée à Baya, à cause de l'amour, de la ferveur que lui porte la petite artiste. Beaucoup de ses peintures ou statuettes ont sa maîtresse et le souci qu'elle a de son bonheur, de la protéger de mauvais sorts, pour point de départ. Et M. Jean Peyrissac chez qui M. Maeght a vu pour la première fois Baya à Alger est le seul qui puisse rendre ses traits parlant pour tous.

Baya toute droite, Baya indéchiffrable, Baya silencieuse, Baya digne et grave, Baya au visage farouche, aux yeux baissés sur son propre mystère. Baya hermétique et craintive. Baya indifférente, enfant au cœur gonflé de larmes, détourne la tête pour se détendre, sourire et se moquer de notre admiration.

Son œuvre? Peu lui importe puisqu'elle l'ignore. Cette œuvre n'a pour elle que l'intérêt du moment. Constamment, elle s'en détache comme le fruit de l'arbre. La destruction aurait été le but, le terme joyeux de tant d'application, si une main vigilante, une attentive sollicitude n'avaient conduit Baya et sauvé son ouvrage.

Petite fille aux treize ans révolus, elle mène son jeu passionné d'enfant et le plus naturellement participe aux spectacles qu'elle ordonne.

L'isolement est-il son privilège? C'est bien à son insu qu'elle nous conduit à ses fêtes. Notre joie et nos angoisses sont grandes. Parfois, un inexprimable malaise s'empare de tout notre être... Il nous faudrait une impossible passivité pour pénétrer les complexes tragiques qui se pressent et se manifestent à notre étonnement. Connaître Baya, c'est dissiper cette angoisse, connaître les personnages atroces de son enfance, c'est expliquer notre gêne.

Baya, fragile et transparente tire l'eau du puits, allume le feu, garde les moutons pieds nus dans la neige. Histoires ténébreuses, histoires d'hommes immobiles et muets, histoires de sorcières, de sorts meurtriers, de vols, de tripots et de bouges; rixes sanglantes, courses éperdues dans la nuit aux trouses de la vieille sorcière intrépide et diabolique, dans la peur des siens et des gendarmes. Mais Baya, toujours, est providentiellement protégée.

S'il lui est arrivé de s'émouvoir, de grosses larmes comme des noisettes ont coulé sur un visage de pierre pour se perdre dans ses nattes noires.

Un jour, il fut permis à Baya de manger, de dormir dans la paix, de lever les yeux, de ne pas mourir de chagrin.

Ses premières années ne seraient que faits divers entre mille, si la tour d'ivoire de l'innocence ne s'était miraculeusement ouverte pour révéler à notre émerveillement la forme rayonnante et coloré d'un univers échappé du rêve enfantin.

Seuls le soleil et la lune admirent la grâce de sa vision.

Baya a bien quitté l'enfer. En effet, aucun des visages qu'elle a peint ne le reflète, ni la grande fresque sombre et tragique.

Des temps cruels, elle ne retient que le parfum des vergers, la blancheur nacréée des chaux vives. Elle honore sa mère dans le tendre enlacement des maternités. Après le père, la mère à l'agonie avait gardé Baya tout contre elle jusque dans la mort.

Pour elle, l'univers se résume dans l'amour: complicité et mariage des végétaux, des bêtes et des humains.

Petite voyante, visionnaire, Baya, dans son intuitive connaissance des grands secrets rejoint sans effort les plus hautes cimes de l'Art. Il est cependant une question qui se pose pour Baya: le jeu vaut-il la peine d'être poursuivi?

JEAN PEYRISSAC.

Alger, Novembre 1947.

*A sept ans il faisait des romans sur la vie.
Du grand désert où luit la Liberté ravie,
Forêts, soleils, rives, savanes.*

RIMBAUD. Les poètes de sept ans.

LE GRAND ZOISEAU

(Suite de la page 5).

Un soir le voisin avait la colique. Il est sorti et il a entendu l'oiseau. Lendemain, il est parti chez un monsieur qui sait beaucoup les choses, pour apprendre à attraper l'oiseau et il a fait comme le monsieur a dit :

Il a tué un grand mouton. Il l'a pendu dehors. Il a pris un grand bâton, et tous les petits oiseaux qui viennent il les tape et les laisse pas manger. Mais tout d'un coup, voilà le grand zoiseau. Il l'a laissé manger, manger, manger. L'oiseau est grand, gros, et il peut pas voler. Alors il a tapé sur l'aile avec son petit bâton, et dit : « Lâche ce que tu as en-dessous toi ». Et le zoiseau il laisse tomber un tout petit, tout petit monsieur comme ça.

On l'a mis dans du coton et dans un foulard. Rien que du lait à boire, et un peu, un peu, il vient grand. Alors, il a dit : « Je vais me marier avec cette petite ».

Il s'est marié et il dit à la petite fille : « Quand tout le monde sera à la porte à faire le tam-tam, je lâcherai les chèvres et toi, tu sors les rendre à leur place pour qu'on te voit comme tu es belle ».

Alors la petite fille attendait dans la maison. On lui portait à manger, et les gens tombaient au milieu de la maison et cassaient tous les plats et les assiettes tellement elle était belle.

Tout d'un coup, son mari il lâche les chèvres, et la petite elle sort pour les rendre à leur place. Tous les gens s'arrêtent faire le tambour à regarder. Le frère du marié il demande : « Comment tu as fait pour que ta femme elle est belle comme ça ? »

Il lui a dit : « J'ai mis une grande marmite d'eau sur le feu à bouillir. J'ai mis ma femme toute nue dans la bassine, et j'ai renversé l'eau bouillante sur elle ».

Il croit comme ça et sa femme elle est morte la pauvre !

BAYA.

